

«CÔNG BINH», DÉPORTÉS EN FRANCE

DOCU Avant la Seconde Guerre, 20 000 Vietnamiens ont été arrachés à leur famille pour remplacer les ouvriers mobilisés. Une histoire enterrée.

CÔNG BINH, LA LONGUE NUIT INDOCHINOISE
de **LAM LÊ** documentaire, 1h56.

On a forcément l'air un peu stupide lorsque l'on prend connaissance, plus de soixante-dix ans après, d'un drame historique dont la France est responsable mais qu'elle n'a jamais reconnu. Aussi, le premier effet produit par *Công Binh* est celui d'un hébètement massif devant les faits : avant la Seconde Guerre mondiale, 20 000 jeunes hommes vietnamiens ont été arrachés à leur famille et déportés en France pour y remplacer, en principe, les ouvriers en partance pour le front. En réalité, ils vont servir de main-d'œuvre corvéable à merci. Il était prévu d'en faire venir quatre fois plus, mais la débâcle a mis un terme à cette ambition. Placés

sous la responsabilité d'une structure appelée Main-d'œuvre indigène (MOI), ces « Công Binh », littéralement des « ouvriers-soldats », seront loués à des prix dérisoires, soumis aux tâches les plus difficiles, parqués comme du bétail et finalement oubliés de tous.

Leur sort a ceci de particulièrement tragique qu'ils sont depuis considérés comme des parias en France et comme des traîtres au Vietnam, où on les tient pour des collabos, des sortes de harkis de l'intérieur, alors qu'aucun n'a jamais été volontaire (1).

Pudeur. En retrouvant la trace, ici et là-bas, de certains d'entre eux, en leur donnant in extremis la parole (la moyenne d'âge tourne autour de 94 ans et beaucoup sont déjà disparus), le cinéaste Lam Lê fait beaucoup mieux qu'une œuvre de salubrité publique. Également né au Vietnam dont il fut

lui aussi exilé par les secousses de l'histoire, Lam Lê non seulement enregistre, pour l'enrichissement de notre mémoire collective, leur inestimable témoignage, mais les fait dialoguer par-dessus les océans par la grâce d'un montage d'une délicatesse insigne.

Le plus troublant, et parfois le plus émouvant, c'est en effet la réserve extrême, la pudeur toujours intacte, avec lesquelles s'expriment ces personnages. Pas la moindre acrimonie ou amertume ne suinte des images de *Công Binh*, juste le chagrin d'une jeunesse volée et la plaie d'une injustice que la France n'a jamais officiellement admise. Avec émotion mais aussi humour, parfois avec une franche ironie, ils peignent un portrait très peu flatteur de ce pays mais ne semblent jamais réclamer autre chose que de la considération. Sous-titré *La Longue nuit indochinoise*, ce film en

apparence si feutré, si retenu, donne en réalité le sentiment de faire briller les torches de la vérité au cœur même des ténèbres, juste avant la grande nuit de l'oubli.

«Bambou». Nul doute qu'il se trouvera des voix pour accuser un tel film de plonger une nouvelle fois la France dans les affres de la «repentance», ce qu'un témoin anticipe déjà : «*Je n'aurais jamais pensé que la France puisse s'intéresser à cette histoire, qui n'est pas glorieuse pour la République des droits de l'homme. C'est comme si elle se donnait un coup de bambou, non ?*» Si, mais certaines gifles sont salutaires.

OLIVIER SÉGURET

(1) En 2009, le journaliste Pierre Daum a publié la première véritable enquête sur cette page de notre histoire : «*Immigrés de force, les travailleurs indochinois en France (1939-1952)*», Actes Sud, pp. 278, 23,40 €.